Paul, encouragé par les témoignages de bienveillance que lui donnait madame Bianchi, n'était plus aussi embarrassé de son rôle que dans les premiers moments de son arrivée. Il se livrait à toute sa gaieté et, comme il l'avait annoncé à son ami, il ne se gênait pas pour s'amuser en secret aux dépens de sa prétendue tante. Seulement il interrogeait parfois, du regard, le véritable Charles sur ce qu'il devait dire, et celui-ci trouvait le moyen de lui exprimer ses idées de la même manière.

Charles semblait véritablement mal à l'aise; ses traits étaient pâles, et, soit fatigue, soit agitation morale, de temps en temps il frissonnait comme s'il avait la fièvre.

Madame Bianchi elle-même se montrait moins expansive que le matin, et elle paraissait scruter avec attention chaque parole, chaque sentiment du faux Labeccio.

Enfin Thérésa et Césario étaient là aussi, Thérésa occupée exclusivement en apparence de servir les hôtes, Césario observant tout du bas bout de la table, où il était assis, avec cet air de sagacité et de défiance qui, dans ce moment, pouvait être de mauvais augure pour les deux amis.

Le dîner tirait à sa fin, et, bien que Paul eût été beaucoup plus attentif à faire sa cour à madame Bianchi qu'à donner carrière à son riche appétit habituel, il ne semblait pas très-content du menu de ce repas, préparé à son intention.

Madame Bianchi, en effet, avait voulu que l'on servît à son neveu un dîner à la mode corse, et il faut convenir que ce repas n'était ni bien délicat ni bien varié. Excepté quelques viandes et quelques poissons accommodés d'une manière bizarre, il se composait de mets dont la fécule de châtaigne était la base.

Ainsi, le pain *(pisticcine)*, le potage, les entremets, les fritures *(fritelli)*, les tourtes *(frandoline)*, tout était de cette éternelle farine de châtaigne. Seulement, comme le véritable Charles semblait plus difficile que son compagnon, et comme madame Bianchi ne pouvait raisonnablement exiger d'un hôte étranger ce qu'elle exigeait de son parent, quelques plats accommodés à la manière ordinaire avaient été servis pour le *Parisien*, comme elle l'appelait; et le pauvre Duvert, en examinant du coin de l'œil certains morceaux appétissants demeurés intacts sur l'assiette de son ami, eût bien désiré abdiquer pour un moment la parenté qui l'obligeait à ces sacrifices gastronomiques.

Sans doute Thérésa s'était aperçue de cette secrète répugnance, car, au moment où l'on servait le dessert, dont la châtaigne faisait encore les frais, elle dit timidement à madame Bianchi :

—Me permettrez-vous de vous faire remarquer, ma bonne tante, que Charles n'est pas encore habitué à nos mets nationaux, et qu'il préférerait peut-être...

Le gourmand de Paul allait remercier avec chaleur sa prétendue cousine de cette obligeante observation, mais il cacha bien vite ses sentiments en voyant quel effet elle produisait sur la vieille dame. Madame Bianchi abandonna sa assiette de *brillolo*, bouillie de châtaignes et de lait qui faisait presque sa seule nourriture, et elle dit à sa pupille d'un ton dur :

—Taisez-vous, mademoiselle; Carlo, sans doute, n'est pas habitué à notre ordinaire corse, mais, s'il est aussi enthousiaste qu'il le dit de nos goûts et de nos usages, ces mets doivent lui plaire parce que ce sont ceux de son pays natal. Du reste, il est le maître ici et peut commander comme il l'entendra.

La pauvre Thérésa baissa la tête et parut près de pleurer.

—Ne la grondez pas, ma tante, ne la grondez pas, je vous prie, s'écria Paul, car c'est moi seul qui ai tort. J'avouerai franchement que dans les premiers moments ce que je viens de manger m'a paru étrange, et ma cousine a bien pu s'en apercevoir; mais votre dîner était excellent. Demain, j'en suis sûr, je m'habituerai à tous ces mets, et d'ailleurs, comme vous le dites, ce sont les mets nationaux de la Corse, de ma patrie, de ma véritable patrie, où tout est bien, où tout est bon, où tout est beau !

Madame Bianchi sourit.

—C'est là une admiration louable, Carlo, reprit-elle; mais ce qui m'intéresse surtout, c'est de savoir si, dans cette France où vous avez vécu, vous avez réellement partagé les idées et les sentiments que l'on suce ici avec le lait; supposez que nous en soyons encore au temps où la vengeance particulière, cette *vendetta* corse dont on parle tant en France, s'exerçait sans contrainte parmi nous;... supposez qu'on ait injurié, assassiné un de vos parents ou même un de vos alliés, et que l'adversaire fût resté impuni, qu'eussiez-vous fait, vous, en pareille circonstance?

Un profond silence témoigna de l'attention générale.

—Ce que j'eusse fait, répliqua Paul avec l'énergie nécessaire à son rôle, je me serais vengé moi-même. Car bien que j'aie été élevé loin de la Corse, ma tante, je n'en connais pas moins notre proverbe national : *Non siete uomo si non ne fate la vendetta* (vous n'êtes pas homme si vous ne savez pas vous venger) et je m'en souviendrai dans l'occasion.

Rien ne pourrait peindre la joie qui brilla sur le visage de madame Blanchi en entendant sortir de la bouche de son prétendu neveu ce proverbe que Paul avait appris seulement le matin, et qui résumait tout ce qu'il savait de la langue corse. Elle bondit sur sa chaise.

—Vous êtes véritablement de mon sang, Carlo, s'écria-t-elle transportée, et vous n'avez rien de votre faible et timide mère. Mais, pour en revenir à ce que nous disions tout à l'heure, supposez encore qu'une querelle vous survienne maintenant dans un pays asservi comme le nôtre à des lois sévères, mais impuissantes à réparer certaines flétrissures, que feriez-vous, encore une fois?

—Je ne suis pas un grand légiste, répondit Paul avec un air d'insouciance affectée; mais si les lois étaient impuissantes pour laver mon injure, je saurais me venger sans m'inquiéter des lois et de ceux qui les appliquent.

—Courageux enfant! s'écria madame Bianchi avec enthousiasme; mais, reprit-elle en s'efforçant de paraître très calme, vous, élevé dans les villes, vous ne pourriez avoir ni la force ni l'habileté nécessaires pour une vendetta dans nos campagnes sauvages; vous ne savez pas...

—Je sais tirer un coup de fusil aussi bien que qui que ce soit, dit Paul avec orgueil, et certainement un homme n'est pas plus difficile à tuer qu'un perdreau quand on tient à l'œil et que la main ne tremble pas... Que diable! ma tante, je n'en suis pas venu à mon âge sans avoir eu quelques petites affaires; j'ai passé par trois duels qui en valaient bien d'autres, et je ne m'en suis pas trop mal tiré, je vous jure.

—Vous vous êtes battu en duel! répéta madame Bianchi hors d'elle-même; mais vous êtes réllement un homme, Carlo, un homme fort, énergique, résolu, tel que je les aime! Cependant je frémis quand je songe que dans ces duels dont vous parlez, vous pouviez trouver la mort! A quoi songiez-vous donc en risquant ainsi votre vie pour des fadaises de jeunes gens, tandis qu'ici vous étiez attendu avec tant d'impatience!... Je serais morte moi-même de douleur, mon Carlo bien-aimé, si vous aviez quitté le monde sans que je vous eusse vu près de moi!... Vous ne sentez pas, vous ne pouvez pas sentir combien je suis heureuse!

Et, en effet, la vieille dame s'appuya sur la table, à demi-évanouie par suite des émotions diverses dont elle était accablée. Thérésa voulut la secourir; madame Bianchi la repoussa doucement.

—L'instant est favorable, murmura Charles à l'oreille de son ami, maintenant, parlez-lui de mon père.

Paul fit un signe d'assentiment, mais comme il allait entamer cette importante négociation, madame Blanchi se redressa : ses traits avaient repris leur calme ordinaire.

—A quoi bon hésiter davantage? dit-elle d'une voix ferme; Carlo, vous avez dépassé toutes mes espérances! J'ai adressé à votre père des reproches qu'il n'avait pas mérités et que je tiens à réparer; votre voyage aura tout le succès que vous en attendiez. La lettre que voici, et qui partira demain matin, est pour mon banquier d'Ajaccio; elle contient l'ordre d'en-